

Coup de foudre

chez

Mollat

Patrick BERNARD

Chapitre 1

Le coup de foudre

- Oh ! Mon Dieu, c'est lui... c'est lui, c'est lui, c'est lui, c'est lui, c'est lui .... c'est lui !

Marie interpelle l'homme qui vient de franchir le seuil de la porte de la librairie Mollat à Bordeaux, un paquet à la main. Celui-ci se retourne, fait deux pas sur le côté et dit à la celle qui l'apostrophe:

- Qu'y a-t-il, madame... ou mademoiselle ?

Deux hommes, attendant à la caisse devant elle, se sont retournés. Elle n'a pas un regard pour eux. Hébétée, tétanisée par le choc qu'elle éprouve, elle reste muette, aucune réponse pour celui qu'elle importune à voix haute.

- Mais qu' y a-t-il ? répète-t-il avec le sourcil sombre.

Le léger accent dans sa voix étonne Marie, son français est impeccable. Vêtu d'un costume gris à fines rayures, chemise blanche et cravate, il a le look d'un cadre. Emane de lui une classe naturelle. Un étranger à Bordeaux ?

- Euh...rien, et se ravisant, elle lui dit :

- Si tout ! Donnez-moi un numéro de téléphone.

L'homme sans réfléchir plus longtemps épelle machinalement les dix chiffres d'un fixe et ajoute :

- Chambre 26, bonsoir mademoiselle... ou madame ? avec un air interrogateur.

... et il est parti.

Elle attend son tour, installée dans la file, mémorisant le numéro, le griffonnant sur un bout de papier trouvé dans sa poche.

Elle réfléchit, sort de la file d'attente, rejoint la caissière, dépose le livre à côté d'elle, et sort de la librairie, son émotion est trop forte. Plusieurs jours seront nécessaires pour oublier cette foudre qui vient de s'abattre sur elle. Mais est-ce possible d'oublier lorsque la violence du coup est si forte ? Devra-t-elle vivre avec cette vision qui appartiendra vite au rêve ? N'a-t-elle point imaginé ce scénario tout simplement ? Et s'il ne s'était rien passé quelques minutes plus tôt ! Elle doit savoir, rêve ou réalité, elle veut savoir. Ce numéro qu'elle a en tête l'aurait-elle inventé lui aussi ? La chance ne sourit pas souvent dans la vie, encore faut-il ne pas la laisser passer. Elle aura vécu une petite vie comme tout le monde, sans histoire, se retrouvant au seuil de sa mort avec une belle corbeille de regrets éternels ! Non !

Elle ne tient plus en place. Attendre dix minutes tout de même, le temps qu'il rentre chez lui et elle l'appelle. Elle repense à ses derniers mots, le numéro de téléphone, son accent, et puis son « madame ou mademoiselle » ; il donne l'impression d'un homme qui cherche une suite à un début d'histoire. Il émet un doute ou il pose lui même une question. Elle lui doit bien une réponse. A cette heure, il doit se demander si son inconnue aura la réponse ; il attend sûrement son appel. Elle revoit cet homme sortant de la librairie Mollat de la rue Sainte-Catherine de Bordeaux, avec un costume à rayures, très classe, un Anglais, fier sujet de Sa majesté ? Pas si sûr, avec sa grosse veste en peau de mouton retourné sur le dos, il est transi du petit froid qui règne sur Bordeaux. L'hiver a démarré. Dans quinze jours Noël, mais le mercure flirte encore avec les quatorze degrés, un Britannique n'aurait pas si froid, mais alors cet accent anglais ?

Elle venait à la librairie pour acheter un livre, son choix est fait. Elle s'est arrêtée sur un tome dévoilant les subtilités de la

langue arabe. Elle aimerait tant que Paul l'emmène en Orient. Lorsqu'elle reviendra demain pour le lui offrir, elle n'aura pas besoin d'arpenter tous les rayons, la caissière l'aura gardé derrière elle. Ce sera le jour anniversaire de leur rencontre.

Il y aura exactement dix ans que leurs routes se sont croisées ici même, un jour de décembre, à la librairie Mollat. Pendant la période de Noël, chacun cherche un cadeau de Noël à faire aux membres de sa famille, le Père Noël fait lui-même ses courses et n'hésite pas à entrer dans cette librairie tant son fond est riche. La mère de Marie aime bien lire des romans, elle a pris pour elle le dernier livre d'un auteur à la plume légère, facile à lire, qui ne mélange pas français et philosophie, son nom est Patrick Bernard, elle a lu la quatrième de couverture, une histoire sur une recherche de paternité qui entraînera le héros dans une sombre histoire d'espionnage, son titre : « Derrière le miroir », elle devrait adorer.

Paul, après avoir fouiné dans le rayon cuisine, et sur le bon conseil d'un vendeur, a orienté ses recherches est allé fouiner au fond à droite dans le rayon littérature et poésie. Il a jeté son dévolu sur les œuvres d'un trouvère de Champagne dans la collection « La Pléiade », cadeau de Noël à offrir à ses parents. Puisque dans sa famille, on raconte, de génération en génération, qu'ils descendraient d'un trouvère. Celui-ci fréquentait la cour des rois de France, enseignant à Thibaud IV de Champagne la « fine Amour ». Il fut le premier à oser éduquer ces rugueux chevaliers. Tout le monde sait qu'ils pratiquaient rarement la courtoisie auprès de leurs dames ; les batailles et les croisades en faisaient des rustres et des épais, aguerris aux armes ; les trouvères ou troubadours se chargeaient ainsi de faire leur éducation. L'enseignement passait autant par la forme que le fond , ils ne devaient plus « baiser la

croupe » de l'épouse fidèle, comme ils disaient, ni la contraindre à porter cette ceinture de chasteté, même si les croisades s'éternisaient, n'appréciaient-ils pas eux-mêmes le charme oriental ? Fine amour et paroles raffinées devaient les exciter et l'emporter sur leurs propos grivois.

Paul a du sang de son ancêtre « enseigné ». Sa délicatesse, son raffinement, lui procurent un côté précieux sans pour autant avoir un penchant pour le sexe masculin. Cette idée ne lui a jamais effleuré l'esprit, il aime trop les femmes, et plus encore Marie. Son front dégarni annonce la quarantaine, il rabat ses cheveux vers l'arrière. D'une éducation simple, il a exercé le métier de dentiste pendant dix ans. Son allure décontractée et calme devrait plaire à ses patients. Il aimait bien son travail, mais estimait en avoir fait le tour. Un beau matin de juin, il y a cinq ans de cela, il a fermé son cabinet. Son train de vie étant modeste, l'argent mis de côté devait lui être suffisant. Il tire quelques rentes de quatre studios achetés à Bordeaux et s'offre un complément de revenus avec deux chambres d'hôtes réalisées dans sa maison en lieu et place de son cabinet médical. La région bordelaise, et plus spécialement médocaine accueille chaque année des milliers de personnes passionnées par les vieilles pierres ou le vin ; sa dernière locataire s'appelait Malika, une marocaine célibataire, originaire de Marrakech, fort sympathique. Très attiré lui-même par le charme oriental, Malika en était un bel exemple, il s'est juré d'aller la voir dans son pays. Ses ancêtres ne sont-ils pas partis eux-mêmes aux croisades !

Il y aura dix ans demain, il neigeait, fait rarissime à Bordeaux, la rue Sainte-Catherine revêtait son manteau blanc. Il est dix-huit heures trente à la caisse de la librairie Mollat. Elle est la première à lui adresser la parole. Sa curiosité est attirée par le livre

posé sur le comptoir, offrir des oeuvres poétiques n'est pas chose courante. La caissière contemple le spectacle féerique qui se déroule à l'extérieur, les flocons de neige volettent de plus en plus épais. Marie l'interpelle:

- Nous avons le château du Prince Noir à Bordeaux, vous le saviez ?

Surpris par ce que vient d'affirmer cette belle femme aux yeux couleur verts amande, et tout aussi étonné d'être interpellé ainsi dans la file d'attente à la caisse, il « non » d'un mouvement de tête. La discussion prend fin avant même d'avoir commencé. Il paie le livre pour ses parents et sort de la librairie, elle est là qui l'attend :

- Vous n'avez pas l'air de me croire, je peux vous le prouver, dit-elle.

- Et comment ?

- Suivez-moi ! Le ton est ferme.

Paul accepte son invitation et monte dans la voiture de la belle inconnue. Elle l'emmène, sous les flocons de neige, visiter le château du Prince Noir. Roulant sur les quais de la Garonne, ils empruntent le pont de pierre, le plus vieux pont de Bordeaux. Elle tourne à gauche, longe la Garonne et arrive au pied du monument colossal de Bordeaux, le pont d'Aquitaine, où elle stoppe. Un petit chemin très étroit monte le long de la falaise. Il débouche juste sur le côté d'une gosse bâtisse noire se détachant sur le ciel gris, image d'un autre temps, celui de ses aïeux peut-être. Il revoit les braves guerriers épuisés de tant de courses effrénées à cheval remonter ce sentier escarpé dans un fracas métallique d'armures, de boucliers, et d'épées. Les flocons redoublent de vigueur, l'ambiance est sinistre. Un hululement de chouettes, doublé par le bruissement des ailes d'une nuée de corbeaux qui s'envolent au premier claquement

d'une portière de voiture, déchirent la nuit. C'est le genre de bruits qui provoquent une peur panique chez les humains non avertis.

- Si vous ne me croyez pas, suivez-moi.

La deuxième portière de la voiture pourfend le calme des lieux ouatés par la neige recouvrant les vieilles pierres. Il la suit, excité. Elle traverse les fossés, passe sous un porche pavé de carrés de bois. Le calme de Paul n'est qu'apparent. La proposition d'une charmante dame de vous emmener dans un lieu totalement désert ne laisserait personne indifférent. L'idée de s'isoler avec une parfaite inconnue, sous prétexte d'avoir acheté un livre de la Pléiade, suscite en lui quelques pensées érotiques. Quel être, normalement constitué n'en aurait pas !

- Une dernière chose pour finir de vous convaincre. Suivez-moi si vous n'avez pas peur ?

Peur, pourquoi ? Il est un homme et le culot de cette femme lui donne même envie de lui prouver, de la façon la plus triviale qui soit, qu'il descend en droite ligne des croisés. Cette idée lui trotte sérieusement dans la tête, l'endroit est propice pour tourner un film d'horreurs.

Paul est tiré de ses réflexions triviales et de ses fantasmes très masculins trop rapidement à son gré. Marie lui demande de bien vouloir la suivre. Elle sait parfaitement où elle va ! Passant par un bel escalier en pierre, elle traverse deux salles en enfilade, aussi lugubres l'une que l'autre. Ils arrivent tous les deux dans une grande pièce dotée d'une cheminée haute de plus de deux mètres sur le mur nord, dans laquelle on pouvait faire rôtir un bœuf entier aux retours de croisades. Le plus important, lui explique l'inconnue de la librairie Mollat, est ce qu'il y a au-dessus de celle-ci : le blason du Prince Noir, la preuve évidente de l'identité du propriétaire des lieux. La lumière faiblarde de la lune par ce temps de neige, ne

permet pas à Paul de vérifier le blason ni d'en noter la devise, il lui fait confiance. La neige recouvre le sol de la pièce, le plafond n'existe plus, les pierres ont disparu. D'un mouvement brusque, elle prend le bras de Paul et l'attire dans la cheminée et, s'abritant sous le manteau de pierre, le plaque contre elle, colle sa bouche sur la sienne, l'embrasse goulûment. Cette fille est vraiment imprévisible, Paul aime.

Dix ans de concubinage se sont passés et Marie ne change pas. Plus elle aime diriger et régner sur Paul, plus il se laisse faire. Même si ses initiatives commencent à lui peser. Avec elle, il doit s'attendre à tout. Leur amour s'est émoussé, au fil du temps et de ses jeux érotiques, mais ils sont toujours ensemble. Le soir de leur première rencontre, il ne fut pas question de coucher sous le même toit, encore maintenant ils sont adeptes du chacun chez soi. On se voit pour des rendez-vous galants, des rendez-vous d'amoureux ou d'amants, Marie ne fait guère la différence. Chacun habite donc chez soi ; elle dans son appartement Cours d'Alsace-Lorraine, appartement avec prestation selon l'expression bordelaise pour signifier une bonne hauteur de plafond, des boiseries au mur, des parquets et des cheminées, même si celles-ci ne fonctionnent plus depuis longtemps. Paul habite sa petite maison dans la banlieue de Bordeaux dans laquelle il avait aménagé son cabinet à l'époque. Ils se retrouvent une ou deux fois par semaine pour vivre leur amour, un amour physique dans des lieux inconnus, Marie aime bien la mise en scène ; elle n'hésite pas à lui envoyer un carton d'invitation pour un film, un spectacle ou un après-midi musée, pimentant ainsi leur sortie amoureuse. Elle aime ces jeux d'amour ; plus les années passent plus son excitation monte, peut-être devrait-elle se faire psychanalyser. Si elle rencontrait Freud, il lui demanderait probablement de lui raconter son enfance, mais que

pourrait-elle bien lui dire ? Qu'elle n'a pas toujours eu les cheveux mi-longs. Que, lorsqu'elle est en famille, elle les attache, de façon stricte, avec un petit élastique. Elle ne se permet pas de se présenter les cheveux dénoués, excepté le matin au réveil. Nouveau, son concubinage de 10 ans avec Paul est le seul désordre dans son austérité très religieuse qu'elle tient d'une éducation chez les sœurs. La prière de tous les jours suit le péché nécessaire, ou peut-être même est-ce le péché qui suit la prière qui précèdera le prochain péché. Le dernier coup de canif porté à son éducation religieuse date de la semaine dernière. Après une invitation envoyée à Paul pour le retrouver aux musées des Beaux Arts de Bordeaux, elle le contraint à passer derrière une des cloisons de l'exposition temporaire, et l'embrasse. Paul glisse une main sous sa jupe, elle est nue, comment lui dire non ! Marie n'est jamais à court d'idées. Une autre fois encore, cela s'est passé dans la salle des machines du multiplex, le projectionniste qu'elle connaît bien car elle participe aux séances du cinéclub un mardi sur deux, déserte sa cabine lorsque tous les films sont lancés. Naturellement il ne faut pas qu'un ennui survienne sur une bobine !

Juste après avoir remercié son amant, fidèle à Paul depuis dix ans, elle franchit le parvis pour aller se confesser au premier Saint tout auréolé de petites bougies allumées par de braves crédules en recherche de pardon, lui certifiant qu'elle recommencerait à la première occasion !

Devra-t-elle dire à Freud qu'elle fut mariée deux ans, un mariage communément appelé de raison dans sa famille ? L'élú s'appelait Pierre, oublié depuis belle lurette. Fils de bourgeois exploitants, Pierre n'avait pas toutes les compétences requises, passant le plus clair de son temps dans des inventions. Il aurait bougé dans le moule comme disait son entourage.

Elle aurait dit cela à Freud, il aurait trouvé des justificatifs à sa conduite. Les parents étant très amis, ils ont tout fait des deux côtés pour que le mariage ait lieu, prononçant eux-mêmes le « oui » à l'église, placés derrière les mariés sur les conseils du curé, un vieil ami de la famille ! Comment pouvaient-ils lui refuser, alors qu'une fois par mois, il s'invite à leur table après la messe du dimanche. Marie se présente les cheveux noués. Il bénit la table et reparle de ses prêches, toujours aussi satisfait de lui. Avec de telles épousailles, on réunit les deux fermes séparées par un unique cours d'eau pour ne former qu'une exploitation viticole car la famille élève quelques vignes d'appellation Haut-Médoc. Ils ont cherché un château pour le placer sur l'étiquette, cela fait quand même mieux que cette vieille bâtisse désuète et sans charme, aux pierres épaisses et à la façade percées de petites ouvertures. Heureusement le père de Pierre faisait tourner la ferme tout en semblant laisser les rênes au fils, bien incapable ou plutôt complètement désintéressé. Pierre préfère inventer. Il a la passion des expériences, elles n'aboutissent jamais, hélas. Marie est chargée de monter à Bordeaux pour déposer le brevet : la voiture n'est jamais partie ! Pour s'occuper ou se distraire, le soir, on invite les amis ou plutôt des relations. Grâce aux bonnes bouteilles ouvertes, Pierre se sentait mieux !

En ayant dit cela à Freud, elle lui aurait quasiment tout dit de son passé ; elle s'est réfugiée dans la littérature, ce n'est pas pour le besoin d'apprendre, mais plutôt l'envie de briller en société. La librairie Mollat est un lieu unique dans Bordeaux pour assouvir ses appétits de culture. Un an après son divorce, en ce soir de décembre, il neigeait, ne lui demandez pas ce qui l'a poussée à entraîner cet inconnu au château du Prince Noir, elle pourrait vous

répondre, la muse de la littérature ou le petit Eros ailé avec son arc et sa flèche sans oublier le besoin de courir à l'église le lendemain.

Et ce soir-là, elle passe à l'acte. Dans ce château où elle n'avait plus mis les pieds depuis son enfance, la neige a fixé les limites à son amour ; le péché n'aura été que véniel ; dix ans après, elle aurait bien aimé que Paul prenne quelques initiatives, tel est le vœu qu'elle faisait au Saint éclairé.

Sa voiture est garée au parking des Grands Hommes, elle était arrivée par le Cours de Verdun. Dix minutes se sont passées, la voilà seulement à la place Gambetta. Elle repense à ce bel homme au petit accent sympathique, ses doigts au fond de sa poche serrent le petit bout de papier blanc où elle a noté son numéro de téléphone, elle a trop peur de l'oublier. Son cœur palpite un peu plus vite. Mademoiselle, il l'appelle mademoiselle, lui confie son numéro, il est entreprenant, envoyé de Dieu ou de son diable, le contraire de Paul !

Paul n'avait pas eu ce culot dans ses paroles lors de leur première rencontre. Et pourtant tous les ans, le moment de Noël est un jour anniversaire pour eux ; ils ont pris l'habitude de se retrouver à la librairie Mollat en fin de journée, vers dix-huit heures, chacun choisissant dans tous les rayons de la librairie un livre qu'il aimerait que l'autre lise. Un livre qui permettrait de faire découvrir à l'autre de nouvelles aventures. Un jeu ou un défi ? Une année, Marie, avait offert à Paul un livre sur le tricot, lui qui ne savait pas coudre un bouton ; elle avait repéré un modèle de gilet en laine à col haut avec deux belles rangées de torsades, de chaque côté des boutonnères. Paul s'est prêté au jeu, est entré dans un magasin de laine, Marie était avec lui pour choisir la couleur, la vendeuse s'est adressée à Marie, elle lui a répondu aussitôt :

- Je ne tricote pas, et se tournant vers Paul a ajouté,  
mon mari : oui.

Il fallait voir la tête de la vendeuse lorsqu'il lui a demandé :

- Avez-vous des aiguilles du numéro huit et de la grosse  
laine ?

Le pull fut exécuté dans des temps records, Paul allant  
même jusqu'à écouter les conseils de la vendeuse qui lui  
recommandait de faire une maille torse pour les poignets, la  
manche ne tiendrait que mieux.

Marie est devant la porte de l'ascenseur qui doit la mener à  
sa voiture. Elle se ravise, cherche son téléphone portable dans son  
sac, compose le numéro inscrit sur le bout de papier, la sonnerie  
retentit, on décroche :

- Allô, dit-elle d'une voix veloutée et elle ajoute:

- C'est moi... La « demoiselle » de la librairie Mollat...

\*\*\*\*



## Chapitre 2

### Hôtel de Sèze

Elle range son téléphone portable dans son sac à main rouge assortie à la couleur de ses chaussures à hauts talons. La porte de l'ascenseur s'ouvre devant elle, elle fait un pas en avant puis se ravise, l'hôtel de Sèze est à cinq minutes à pied. Il a retenu une chambre à cet hôtel, lui a-t-il dit au téléphone. Sa voiture est garée au sous-sol, parking de la place des Grands Hommes, elle y est bien ; même si elle n'est pas sportive, un peu de marche ne peut lui faire que du bien. Sa famille est plutôt branchée intello, adepte des jeux de mots autour d'une table, en s'étonnant toujours de ce que l'autre n'ait pas compris votre dernière répartie. Elle fait un pas de côté, un homme la bouscule en maugréant :

- Faudrait savoir ce que vous voulez !

Elle ne veut rien seulement se regarder dans la glace qui encadre le bouton de l'ascenseur. Marie sort sa petite trousse de maquillage, destinée aux retouches expresses ; elle en tire son rouge à lèvres, un crayon pour souligner le contour puis se pince les lèvres, rectifie de son index une petite bavure dans le coin, elle est prête pour son rendez-vous. Le temps est au beau ce soir, une belle nuit s'annonce. Elle traverse l'allée de Tourny, l'hôtel est sur l'autre trottoir, arborant une façade de pierre dans le style de la place, la porte d'entrée n'a pas fini de grincer que le réceptionniste l'interpelle :

- Vous désirez ?

- J'ai rendez-vous.

- Avec...

- La chambre 26, dit-elle.

Il prendrait Marie pour une pute qu'il ne la regarderait pas autrement ! Il est vrai que son maquillage est un peu forcé pourtant son tailleur bleu marine n'a rien d'excentrique ! On est loin de la

jupette sans forme, imitation léopard, et des bas résilles. Marie pique un fard comprenant le quiproquo :

- Ce n'est pas du tout ce que vous pensez, j'ai rendez-vous pour affaires.

- Je me refuse de penser quoi que ce soit, mademoiselle, qui dois-je annoncer ?

- L'inconnue de la librairie Mollat, il comprendra, ajoute-t-elle avec un petit sourire.

On n'a rarement vu une péripatéticienne "travailler" dans une librairie. Sa famille est suffisamment distinguée pour ne pas employer le mot " pute " pour parler de ces demoiselles de petite vertu, mot admis aussi à la table familiale. Le téléphone à son oreille, le petit homme lui fait signe de prendre l'ascenseur :

- Deuxième étage à gauche.

Marie est impatiente, la gorge nouée, elle n'est plus une gamine, mais y a-t-il un âge pour éprouver des sentiments aussi forts ? Un coup de foudre ne s'explique pas ! C'est son premier. Avec Paul, c'était de la drague pure, elle voulait tellement tourner la page maritale qu'elle aurait pris le premier venu pour peu qu'il n'ait pas de tatouages, ni de piercing même s'il n'était pas question de le faire défiler devant toute la famille. Paul est laissé en dehors de tout cela.

Chambre 26, deuxième étage, pas de sonnette, pourquoi y en aurait-il une ? Elle n'hésite pas une seconde et frappe trois petits coups brefs de son index replié. Une invitation à entrer arrive en même temps que l'ouverture de la porte :

- Je vous attendais ! Installez-vous, dit-il, lui indiquant un fauteuil de style devant une table ronde avec le dessus en marbre.

Le décor à l'ancienne est de très bon goût, il s'harmoniserait avec les meubles qu'elle possède. La chambre est de belle taille avec des boiseries murales, un parquet, une cheminée en marbre, le tout avec une belle hauteur de plafond, chambre avec prestations, pense-t-elle, elle aime bien ce terme :

- Laissez-moi deviner, vous êtes Américain, dit-elle en s'asseyant.

- *Yes!* C'est mon accent, je ne parle pas très bien le français.

- Si, si... Je ne pouvais pas me tromper car les Américains adorent ces vieux hôtels appartenant au patrimoine français.

- Oui, il est vrai, je suis dans le salon de monsieur le comte de Sèze, je suppose.

- Cette famille possède une vieille souche bordelaise, un de ses descendants était jésuite. Dans les vieilles familles, il y avait souvent un enfant destinée à la médecine, un autre à l'armée, et un troisième à la religion.

- Les Américains fantasment facilement avec le passé des autres, celui que nous n'avons pas eu. La ville de Bordeaux est tellement jolie.

Marie l'écoute parler, elle l'écouterait pendant des heures, elle est amoureuse et ce petit accent lui ajoute beaucoup de charme !

- Vous prendrez bien un petit rafraîchissement.

- Oui, mais je ne veux pas abuser.

- Abuser ? *what does it mean ? Oh sorry, y am speaking ...*

Même si Marie n'a jamais été douée pour les langues, ces quelques mots se comprennent aisément. Par contre, elle réalise l'ambiguïté de sa réponse, et ne voulant point entrer dans une explication de texte qui pourrait la mettre dans une situation inconfortable, elle ajoute :

- Si vous le désirez.

- Bien sûr que je le désire ? Je vous le propose ! Je regarderai la définition de ce mot "abuser", j'ai encore besoin d'apprendre votre belle langue.

Il ajoute :

- Vous l'écrivez comment ce mot ?

- Non, non, oubliez-le, il ne peut vous servir.

- Bon, alors oublions-le, dit-il.

Un petit air détaché, lorsqu'il prononce ses mots, étonne Marie ; elle jurerait ses grands dieux qu'il a compris le sens de ce mot. Il a téléphoné à la réception :

- Voilà, j'ai demandé à ce que l'on nous monte une bouteille de champagne et deux coupes !

Marie adore le champagne. Il lui semble que toutes les femmes sont comme elle. Gracieuse, pétillante, légère, c'est une boisson inventée pour les femmes ; lorsqu'un Américain en voyage d'affaires à Bordeaux vous invite à boire le champagne, la chose est vraiment extraordinaire. Plus Marie le regarde, plus elle est amoureuse. Il dégage quelque chose qu'elle ne sait expliquer. Bien des choses l'attirent chez lui. Jamais elle n'avait connu pareilles sensations. Elle ressent des spasmes dans son corps, des vibrations intérieures, ces pulsions internes sont violentes malgré son calme apparent. Il a tiré ses cheveux en arrière et les a réunis avec un élastique. Elle a horreur de ces hommes un peu minet, limite précieux, empiétant sur les plate-bande des femmes ; mais lui, il est tellement différent des autres, et pourtant elle ne connaît rien de lui. Il parle beaucoup, de la France aussi qu'il connaît bien, ce n'est pas son premier séjour. La librairie Mollat est comparable en tous points aux grandes librairies de New York ou Washington, il n'oublie pas d'y passer lorsque son avion se pose à Mérignac. Son

métier l'amène à voyager beaucoup. Deux coups résonnent à la porte :

- Vous pouvez entrer, dit-il d'une voix forte, posez le tout sur la table.

- Je viens de mettre la bouteille dans le seau à champagne, dit le réceptionniste avec un regard inquisiteur.

Il scrute Marie pour savoir si l'acte sexuel avait déjà eu lieu, mais le maquillage n'ayant pas encore coulé, il reste sur sa faim !

- Alors, laissez-nous, maintenant, je l'ouvrirai moi-même.

Il sort, referme la porte.

- Laissez-moi deviner qui vous êtes.

- Ok, mais pas avant que vous m'avez dit ce que vous me voulez.

La réputation de la fille française n'est plus à faire ; entreprenante, amoureuse et bonne maîtresse, il savait tout cela mais on ne l'avait pas mis en garde sur sa rapidité d'exécution. Marie a fait fort, elle l'interpelle, s'invite dans sa chambre dix minutes plus tard, elle est prête à se donner sans retenue, reniant toute forme d'éducation sur ce sujet.

- Approchez votre fauteuil de la table, j'ai quelque chose à vous montrer.

Il s'assied sur l'autre fauteuil, Marie n'a pas eu le temps de prononcer un mot. Il sort un dossier d'une chemise cartonnée.

- Vous pouvez m'aider ? Je dois traduire cette brochure : un résumé de la ville de Bordeaux ; mon nom est Harry et vous ?

- Marie.

- *Oh, Mary, y love it*, dit-il avec son accent.

- Non, pas Mary ! Mais Marie i...e !

- *Yes, yes !*

Les deux éclatent de rire, trouvant que leurs prénoms s'accordent, ils devraient bien s'entendre. L'homme assis en face d'elle est bavard, désireux de parler pour perfectionner son français. Il est encore célibataire, cet adjectif lui plaît, habite San Francisco, exerce la profession de journaliste dans le tourisme, spécialisé dans le monde viticole. A Bordeaux depuis quinze jours, il analyse toutes les qualités de la région et doit rédiger un dossier. Celui-ci est « top secret », il sera utilisé pour faire entrer la ville dans le Patrimoine de l'Unesco ! Marie l'écoute, Harry la met dans la confiance, le dossier de l'Unesco est entre ses mains et le savoir-faire de Marie, aussi.

- Je compte sur vous pour ne rien dire, je vous mets dans la confiance parce que vous acceptez de m'aider.

Harry parle ainsi pendant plus d'une heure, célébrant à l'américaine les merveilles visitées. Commenant à parcourir la région, sa première visite avait été pour Saint-Emilion. Il prend soudainement un regard grave pour en parler, Marie s'inquiète :

- Il ne faudrait pas que les Français nous copient, ils ont mieux à faire en restant eux-mêmes.

- Comment cela ? questionne Marie en fronçant les sourcils.

- Ne pas faire de ces jolis villages pittoresques, des parcs d'attraction pour touristes ; simplement à continuer à être vrais.

Avec beaucoup de gestes et d'expression, il passe les régions du Médoc en revue, Marie traduit avec une certaine finesse ce que les mots assemblés les uns aux autres n'expriment pas forcément. De temps à autre, il n'hésite pas à prendre la main ou le bras de Marie lorsque le sujet devient plus confidentiel. Harry est très démonstratif. Il parle de Bordeaux avec un tel amour que son rapport final sera sûrement très élogieux, mais ? Ces contacts

épidermiques ajoutent moult frissons à Marie que le sujet passionné aussi ; en est-il conscient ?

Elle a fait le premier pas, il semble satisfait, que dira-t-elle à Paul, elle ne le sait pas encore ; rien pour le moment.

- Je pense que le champagne est bien frais maintenant, dit-il.

Sortant la bouteille de son seau, il la tend à Marie pour qu'elle confirme son impression, elle pose sa main sur la bouteille qui ruisselle, il lui tend son mouchoir signé d'un petit " H&S " , il ajoute comme si Marie avait l'intention de partir :

- Restez un peu, nous n'avons encore rien dit. Je vous retiens prisonnière, enfermée dans ma chambre, dit-il sur le ton de la plaisanterie.

Quelle prison plus belle pour Marie, elle en est ravie, elle qui n'attendait que cela ; elle resterait bien toute la nuit s'il lui demandait, elle coucherait avec lui s'il l'invitait. Elle resterait là à le regarder dormir, si tel était son désir. La conversation se fait plus intime. Il démuselle la bouteille, le bouchon saute un peu trop rapidement à son gré avec le bruit d'une détonation de fusil ! Marie simule la balle partie l'atteignant en plein cœur ! Elle tombe allongée sur le lit, la jupe de son petit tailleur bleu marine relevée négligemment jusqu'à une hauteur totalement indécente, découvrant ses belles jambes habillées de bas noirs, susurrant avec un brin de malice :

- Ne me tuez pas tout de suite !

\*\*\*\*\*

## Chapitre 3

# Le livre

Ces dix années avec Paul, elle ne les a pas vu passer ; sa montre indique dix-huit heures, elle est en avance, Paul est peut-être dans le magasin en train de chercher son livre. Au rez-de-chaussée, deux mille mètres carrés de bouquins, le magasin est si grand. Ils s'attendent à la caisse chacun son livre à la main. Son choix est fait depuis hier, elle a laissé son livre sur le comptoir, le livre sur l'arabe ; elle aimerait tant partir dans ces pays où la douceur et le raffinement sont un véritable mode de vie... et puis les charmes de l'Orient, la danse du ventre, les fatmas et les recoins, les moucharabiehs seraient un beau terrain de jeu pour deux adultes.

Ce livre n'est pas anodin de sa part, en effet, la dernière locataire, hébergée par Paul la semaine passée, était marocaine, une Malika comme il en existe beaucoup sauf que celle-là était particulièrement belle et Paul aurait bien aimé faire plus ample connaissance, mais Marie ne l'entendait pas ainsi. Une petite pointe de jalousie avait soulevé une mise au point entre eux deux, une dispute sans conséquence ; alors ce livre, elle le lui offre pour mettre fin à leur petite querelle ; Paul est tellement gentil avec elle, trop peut-être, elle l'aurait seulement souhaité plus entreprenant.

Une demi-heure, il lui reste une demi-heure à attendre Paul, elle ne lui dira rien, il ne s'est rien passé. Elle repense à son rendez-

vous avec Harry, combien d'hommes se seraient jetés sur elle, excités par ce corps volontairement offert, jambes ouvertes, jupe retroussée sur le lit ! Harry est resté de marbre, a détourné son regard, ne voulant pas assimiler le bruit du bouchon sautant de la bouteille à une quelconque menace. Quelle déception pour Marie !

Elle sort son portable, ses yeux se perdent au hasard des passants de la rue Sainte Catherine, le dernier appel était pour Harry hier soir, elle appuie sur le bouton "rappeler", une sonnerie :

- Yes, allô.

- C'est Marie...

Le portable reste muet, le silence semble une éternité, la liaison est mauvaise, il y a beaucoup de bruit dans la rue. Après de longues secondes vides, une voix se fait entendre :

- Oui, Marie, j'attendais votre appel.

Marie est soulagée, elle ne voulait pas l'avoir choqué :

- Je voulais m'excuser pour hier, dit-elle.

- Pourquoi vous excuser ?

- J'avais peur de vous avoir blessé.

- Non, pas du tout... Enfin, presque pas ! Je suis un goujat...

Un homme bien élevé ne laisse pas une femme dans un tel état d'excitation, il l'honore, mais...

Il n'a pas le temps de terminer sa phrase que Marie lui répond dans un grand rire :

- Vous êtes excusé si vous ne recommencez pas ! Mais dites-moi, il y a du bruit derrière vous, je ne vous entends pas bien ?

- Oui, je suis à l'aéroport, j'attends mon avion pour San Francisco, vous comprenez mieux pour hier !

- Quoi, vous partez ? Vous ne m'avez rien dit.

- Je décolle à vingt heures. Je vous dis au revoir et peut-être  
à une autre fois...

- Attendez-moi, j'arrive !

\*\*\*\*

## Chapitre 4

### Paul attend !

Paul est arrivé en avance ce soir. Chaque année, lorsqu'il se retrouve devant les rayons, il n'hésite pas, mais cette fois, c'est une autre histoire. La petite querelle de mardi au sujet de Malika a

laissé des traces. Il n'aurait jamais dû lui en parler. Il connaît bien Marie, possessive, jalouse, entreprenante, un peu trop à son goût, avec en prime toujours le dernier mot. Cette jalousie n'est-elle pas un signe d'amour profond. Marie lui convient bien, il n'a pas à faire trop d'effort, ni à être créatif au sein du couple qu'ils forment. Marie en fait pour deux ; alors, pourquoi lui avoir parlé de Malika, ce n'était pas nécessaire surtout que la Marocaine ne restait que trois jours ; elle ne connaissait pas le Bordelais, il l'a guidée dans la région avec sa voiture. C'est bien la première fois qu'il s'occupe ainsi d'une locataire. Cela s'est fait tout naturellement lorsqu'elle lui a demandé une carte du Bordelais. Elle sentait bon le jasmin, elle fait partie de ses filles qui sont belles, sans être extraordinaires, des yeux sombres, un joli sourire, mais qui dégagent une présence forte à laquelle on ne peut rester insensible. Il avait tellement envie de découvrir l'Orient et tous ses charmes ! C'était la première "reine de Saba" qu'il recevait au Royaume de France, dans la belle province de Guyenne. Elle est repartie, emportant avec elle, son charme et ses mystères orientaux ! Paul s'est juré d'approfondir cette culture. Une simple adresse sur son guide, voilà ce qu'il garde de Malika.

Il n'en parle plus car Marie n'y tient pas. Il passe par le rayon musique. Lui offrir un livre sur la contrebasse le tente beaucoup. Entendre Marie s'essayer à cet instrument l'excite. Le défi est difficile à relever, sûrement plus difficile que l'année où il avait jeté son dévolu sur le rayon pêche, un mois après Marie remontait un beau gardon au bout de sa ligne, une photo prise par un pêcheur en fait foi.

Au rayon musique, il ne trouve pas de livre sur cet instrument, un livre abordable bien sûr, alors direction le rayon marine : La mer et sa navigation. Il connaît les réticences de Marie

à monter sur un bateau et son mal de mer récalcitrant à tout traitement. Il y a dix ans, le jour où pensant fêter agréablement son anniversaire, il avait loué à son insu, un voilier, ce fut un vrai cauchemar pour elle qui nourrissait les poissons depuis le bateau ; mais maintenant son désir d'évasion avec elle est plus fort encore. Traverser l'Atlantique par exemple, naviguer dans les Antilles, et pourquoi pas pousser jusqu'aux Caraïbes. Devant le rayon de ses rêves, les idées ne manquent pas. Le premier qui attire son attention est d'actualité, il a pour titre : " Comment faire le point ". Paul en sourit ; il attend la réaction de Marie avec impatience ; a-t-il peur de réanimer leur dispute de mardi ? Mais Marie a beaucoup d'humour, il s'attend à une partie de franche rigolade devant la caissière. Elle devra apprendre à faire le point avec un sextant et les étoiles, ils en auront besoin ; le livre aborde le sujet de la navigation hauturière, voilà le nouveau domaine qu'il veut lui faire découvrir, il aimerait tant partir avec elle, tous les deux, loin des futilités de ce monde, sur un voilier, pour quelques semaines, quelques mois ou plus encore.

Il avait fait de la voile dans son adolescence, ses soirées étaient belles, aussi belles que ses conquêtes quand il se mettait à la guitare sur une plage, et qu'elles reprenaient en chœur le refrain. Il grattait sa douze cordes pour impressionner les filles. Il chantait Bob Dylan et Simon et Garefunkel. Ses groupies lui demandait Joan Baez et Barbara. Depuis la voile, il ne connaît plus, n'ayant jamais remis les pieds sur un bateau si ce n'est pour faire des traversées en ferry ou en bac comme celui qui traverse l'estuaire de la Gironde pour se rendre à Blaye. Son choix fait, il rejoint la caisse, consulte sa montre, dix-huit heures vingt-cinq, il est en avance de cinq minutes. Il feuillette son ouvrage en jetant, de temps à autre un regard dans les allées, Marie n'est jamais en retard c'est

une qualité qu'apprécie un ex-dentiste; il se met à lire le livre si passionnant qu'il en oublie l'heure, déjà dix-neuf heures, il est tout seul à la caisse ; Marie n'est pas là !

Elle ne viendra plus, Paul est un homme toujours exact à ses rendez-vous. Même lorsqu'il était dentiste. Il ne prenait que très rarement du retard, Marie le sait et avait réussi à ne jamais l'irriter sur l'exactitude. À cette heure, c'est fini, il ne l'attend plus et quelque part, il est soulagé, il adore Marie mais ses facéties, ses rendez-vous toujours plus imaginatifs ont eu raison de sa patience. Sa décision est prise, il remonte la file d'attente, laisse son livre à la caissière, la dernière assurant la fermeture du magasin et lui dit :

- Vous serez gentille de me le mettre de côté, je reviens.

La nuit est tombée depuis longtemps, il repense à ce drôle de soir, il y a dix ans, il neigeait :

- Et si Marie l'attendait sous la cheminée, pense-t-il, elle en est capable.

Il hésite encore un peu, ces dix années défilent devant lui et, pour ces moments de plaisirs qu'il lui doit, monte dans le tramway, direction " le château du Prince Noir".

Il n'y est jamais revenu depuis l'épisode épicé. Les stations défilent, la rame est superbe de modernité, il s'en émerveille à chaque fois qu'il doit emprunter cette forme de transport, il descend ; la porte d'entrée majestueuse se dresse devant lui, un panneau attire son attention, il y est inscrit le mot "restaurant". La maison n'est plus en ruine, le porche et ses pavés en bois sont toujours là, il pousse la porte, une belle réception toute moderne le tire de ses songes, il entendait déjà les hommes du Prince Noir rentrer de croisades :

- Vous avez réservé ?

- Non, non !

- Nous sommes complets, nous pouvons enregistrer votre réservation ?

- Avant de venir dîner avec ma femme, puis-je visiter votre établissement ?

- Vous voulez voir une chambre ?

- Par exemple.

Paul n'a qu'une envie, c'est de voir la grande salle du premier étage et sa cheminée. Il suit la charmante demoiselle. Le restaurant est haut de gamme à en juger par la jupe courte de son guide d'un soir et des bas noirs à coutures portés par cette demoiselle, elle pourrait défiler sur le podium de la mode, vantant les atouts de la lingerie féminine. C'est fou comme l'on peut juger de la qualité d'un lieu aux "animaux" qui y vivent et Paul en avait devant lui, montant les marches du premier étage, un beau spécimen !

- À gauche, vous avez la salle de restaurant.

- Puis-je jeter un œil pour savoir si l'endroit conviendrait à ma femme, elle est très difficile, vous savez.

- Je vous y emmène.

Dix mètres sur un tapis rouge change l'atmosphère, les vieilles pierres du château sont toujours là. Sa guide lui ouvre la porte, Paul entre, regarde le plafond, magnifique avec ses caissons de bois à l'ancienne, on croirait de l'authentique, il y voyait le ciel à l'époque. Il reconnaît la salle, la grande cheminée y est encore, sauvée d'une restauration empreinte d'un grand modernisme.

- La cheminée, au fond...

- Oui, monsieur, elle est de l'époque du Prince Noir.

- Oui, mais au-dessus. Le blason du Prince Noir ?

- Non, monsieur, il n'y jamais rien eu, on le cherche encore ce blason ! Il permettrait d'authentifier la présence du Prince Noir à Bordeaux.

- Mais alors, Marie...

- Non, monsieur, je m'appelle Dorothée !

- Non, je pense à ma femme, en ce moment...

- Vous avez l'air troublé.

Il l'est, c'est sûr, il vient de réaliser que Marie, sa Marie, est partie, il en est sûr...

\*\*\*\*

# Chapitre 5

# A l'aéroport

Vingt minutes plus tard, le taxi arrive à l'aéroport, il s'arrête devant la porte d'entrée, Marie en descend récupère un sac du coffre, et remerciant son chauffeur lui demande avec gentillesse :

- Pouvez-vous attendre quelques minutes, je ne suis pas sûre d'avoir une place sur ce long courrier qui doit partir ?

Il acquiesce et ajoute d'une voix ferme :

- Oui, mais pas plus de dix, l'avion de San Francisco vient d'arriver, une file d'attente commence à se former en tête de station, je ne voudrais pas perdre un client !

- Merci beaucoup.

Elle gagne le hall en courant, grimpe les escaliers, regarde de tous les côtés, et voit Harry assis sur le banc, allure décontractée, une casquette siglée Rod's sur la tête, le bermuda et le tee-shirt du même artiste, il est beau ! Il se lève pour l'accueillir :

- On s'embrasse, dit-elle un peu empruntée.

Un baiser à peine claqué sur les deux joues, premier contact charnel.

- Depuis votre appel téléphonique, je n'ai pas bougé d'ici. Je vous attendais avant de passer les contrôles, j'ai encore un peu de temps devant moi, l'avion ne fait qu'arriver. Vous voulez boire quelque chose ?

- Merci, mais je veux plus et vous le demande avec insistance. Emmenez-moi avec vous !

Marie parle avec une grande force de persuasion, il en a toujours été ainsi. Harry est un peu surpris. Il sourit. On lui avait dit

beaucoup de choses sur les femmes françaises mais la Bordelaise est une championne de vivacité dans sa catégorie. Lorsqu'il l'a vue débarquer à l'aéroport avec un bagage conséquent, il a tout de suite compris. Son audace, son culot lui plaît :

- Savez-vous seulement où je vais ?

Sans hésiter un seul instant et avec la rage de convaincre tous les récalcitrants de la planète, elle rétorque :

- San Francisco ! Cette ville me fascine déjà, j'ai hâte d'y être.

- Alors, c'est ok ! Je vous laisse vous débrouiller seule pour les formalités, vous êtes chez vous après tout. Je passe les contrôles et vous attend en salle d'embarquement si vous êtes toujours partante ? Sinon je vous dis à une autre fois.

Sans même lui jeter un regard, il s'est dirigé vers le comptoir d'embarquement, l'hôtesse lui sourit, la conversation avec Marie ne lui avait pas échappée :

- Vous pensez qu'elle peut avoir un billet ? l'interroge-t-il.

Avec un air de complicité féminine, elle répond :

- Oui, je le pense, l'avion n'est pas plein, un désistement de dernière minute, cela arrive aussi chez nous. Il faut savoir compter sur les impondérables : accidents, maladies, décès ou autres. Elle a toutes les chances de partir avec vous, et puis vous ne connaissez pas ce dicton bien français : " Ce que femme veut, Dieu le veut ".

Harry répète cette phrase pour mieux s'en imprégner. Il sourit en pesant tous les mots. L'idée d'emmener cette fille ne lui déplait pas. Le contrôle de police n'est qu'une formalité pour un Américain ; dans son pays, il se serait retrouvé quasiment nu, les chaussures passées aux rayons ! Cette absence de rigueur est à mettre au compte du laxisme français. Il passe devant la boutique Baillardran, et ne peut s'empêcher de jeter un regard sur ces petits

canelés, délicieuses spécialités bordelaises. Derrière la vitre, il aperçoit la Française au comptoir de la compagnie, qui gesticule dans tous les sens, le rêve américain lui échapperait-il ? Harry préfère s'installer dans un des confortables fauteuils de la salle d'attente, il lui reste une demi-heure. Il ouvre son sac, en sort le dossier vert. La première page est consacrée aux points négatifs observés lors de son séjour, il doit les justifier et les analyser en toute impartialité. Pour la candidature de Bordeaux à l'UNESCO, son impression est excellente, il n'a aucune raison de donner un avis défavorable au comité, et ce n'est pas la création de ce nouveau pont qui lui fera changer d'avis ; le maire lui a donné de sérieuses garanties sur les finitions esthétiques de l'ouvrage. Il exprimera quelques réserves de principe, son rapport n'en sera que plus crédible.

- Monsieur, voilà deux canelés et deux cafés.

- Mais je n'ai rien commandé.

- Une dame l'a fait pour vous.

- Ah bon ! Vous la remercieriez de ma part.

- Vous allez pouvoir le faire vous-même, elle arrive !

Marie est là, tout sourire :

- C'est fait, il leur restait quelques places. Je pars pour l'Amérique.

- Parfait, est-ce vous qui partagez mon café ?

- Oui ! J'ai pensé que vous ne pouviez partir sans goûter une de nos spécialités.

- Délicieuse, en effet, mais dépêchons-nous car il est l'heure d'embarquer, nous en reparlerons dans l'avion.

Harry a rangé tous ses documents, ils ont bu leur café, le voyage s'annonce bien, Marie est heureuse et a une petite pensée pour Paul ; à cette heure-là, il sera rentré chez lui, aura-t-il une

déception ? Elle peut douter, tant elle avait pu déceler en lui quelques signes d'agacements, mais cela lui arrivait quelquefois, son caractère énergique avait de quoi le déstabiliser. Lui enverra-t-elle une carte, elle n'en est pas sûre. Elle sait une chose, son amour est installé dans l'avion à dix rangées d'elle ! Marie est très déçue, mais l'hôtesse, très gentille, lui a recommandé de s'asseoir, lorsque tous les passagers seront montés, elle avisera. Dans son uniforme bleu marine, un compteur de passagers à la main, elle arpente dans le couloir :

- Mademoiselle, je reviens tout de suite, vous avez une place à côté de...

Elle n'a pas le temps de finir sa phrase que Marie s'exclame:

- Merci, je ne me voyais pas faire ce long voyage, seule.

Trois minutes plus tard, Harry voit s'installer Marie à ses côtés :

- Ce que femme veut... dit-il, comment avez-vous donc fait pour obtenir le siège ; j'avais un charmant jeune homme à côté de moi.

- Tout simplement en disant que l'on ne sépare pas mari et femme ! C'est aussi simple que cela, et puis vous, placé à côté d'un homme, vous perdiez au change :

- Vous croyez, dit-il, riant de bon cœur, décidément les Françaises sont très très entreprenantes, elles se voient déjà mariées au premier baiser, vous me plaisez !

Elle n'en est que plus heureuse. Ce petit mot gentil était le premier qu'elle entendait depuis longtemps, Paul avait cessé de lui glisser dans l'oreille ce que toutes les femmes aiment entendre.

- Vous avez l'intention de travailler dans l'avion, lui demande-t-elle, son premier frisson passé.

- Pourquoi cette question ?

- Parce que nous n'avions pas fini notre travail, hier soir à l'hôtel.

- *That's true.* Non, je n'ai pas l'intention surtout si je dois répondre à toutes vos questions.

Un bruit sourd envahit la cabine, les moteurs rugissent, la discussion s'arrête, l'avion s'envole, l'Amérique se rapproche. Une petite somnolence s'empare de toute la cabine bercée par le commandant de bord à la manœuvre, l'avion prend de l'altitude, le bruit s'adoucit, les yeux s'ouvrent, les conversations reprennent :

- Vous êtes habillé Rod's, qui est-ce, un couturier de chez vous ?

- Ne me dites pas que vous êtes Bordelaise si vous ne connaissez pas Rod's.

- Laissez-moi deviner : une marque automobile ?

- Vous n'y êtes pas du tout, Rod's est un *shaper* installé sur la côte Atlantique. Vous ne connaissez pas votre région ?

- Si, Arcachon, le bassin et un peu Lacanau.

- C'est bien ce que je dis. Mais Rod's est connu jusqu'à San Francisco. J'ai même acheté des casquettes Rod's pour mes potes surfers.

- Vous faites du surf ! Il faudra me montrer.

- La côte Pacifique se prête bien à ce sport, êtes-vous sportive vous-même ?

- Très peu, je n'ai pas été habituée au goût de cet effort. Je préfère le sport cérébral, les mots croisés, les échecs. Je cours les expositions car j'adore la peinture.

- Chez moi, vous ne serez pas déçue, la ville regorge d'artistes, je suis moi-même un passionné d'art. Je viens de découvrir dans votre pays un génie ; je doute fort que vous le connaissiez si vous ignorez déjà le *shaper* ; il s'appelle Fred, un

artiste, un vrai, comme on les aime en Amérique ; le jour, il travaille dans la restauration et le soir, il peint dans son atelier, ses toiles sont merveilleuses. Un des mes bons amis tient une galerie sur le port de San Francisco, je vais lui en parler.

- Je croyais que vous étiez venu à Bordeaux pour noter la ville !

- Oui, tout à fait, mais j'ai pris du recul pour pouvoir rédiger mon rapport et ne regrette pas d'être allé surfer à Carcans, un vrai petit coin authentique, que l'on devrait classer au patrimoine de l'UNESCO ! J'en parlerai dans mon mémoire.

- Vous me faites envie...

\*\*\*\*



# Chapitre 6

## Marrakech

La place Djemaa el Fna, les boules d'or de la Koutoubia, Paul en rêvait, Marie ne voulait pas quitter son Bordeaux ; maintenant qu'elle est partie, il est libre. Il lui a fallu très peu de temps pour se décider. Sitôt sa décision prise, il a pris contact avec son agence immobilière en bas du Cours d'Alsace Lorraine. Il connaît bien la directrice, elle lui gère ses studios. Elle lui a promis que, dans trois mois maximum, sa maison serait vendue ; elle se charge même de vendre ses meubles ; certains sont très vieux, comme cette console Empire avec le dessus en marbre qui aurait appartenu à son aïeul, colonel dans une des armées de Napoléon. Tous ces biens l'empêchent de vivre, l'enferme dans une belle cage dorée, une cage de nanti et de capitaliste qu'il n'est pas. Il revendique sa liberté, refuse obstinément de porter le poids des autres, le poids de son passé, Marie est partie, il est libre !

Il n'a pas cherché à la rejoindre, il la connaît trop bien depuis dix ans. Elle n'est pas venue au rendez-vous, cet incontournable rendez-vous, elle ne viendra plus, c'est sa façon à elle de rompre. Alors à quoi bon lui téléphoner ! Il aurait bien aimé la quitter le premier, les hommes préfèrent rompre les premiers ; elle a fait le premier pas, comme d'habitude, et cela aussi l'irrite. Sortant de chez Mollat, il s'est rendu à la première agence de voyage de la rue Sainte-Catherine :

- Mademoiselle un aller simple pour Marrakech sans hôtellerie.

Il revoit le regard éberlué de la secrétaire. Ils en rient encore avec Malika, lorsque, au fil de la conversation, le sujet revient et s'ils reparlent ensemble de son départ aujourd'hui, c'est bien parce que l'agence immobilière a tenu parole, il reçoit aujourd'hui même le compromis de vente de sa maison, il y a déjà trois mois qu'il a quitté Bordeaux, le temps a passé si vite.

Son billet en poche, il avait embarqué avec la Royal Air Maroc pour Marrakech. Trois heures plus tard, il sortait un petit papier de sa poche où il avait griffonné le numéro de téléphone de Malika, le reste s'était passé encore plus vite. Il avait attendu une petite demi-heure. Une vieille jeep de l'armée française venait le chercher, elle était au volant. Marocaine libérée, comme il en existe beaucoup maintenant, la venue de Paul avait été une surprise pour elle. A aucun moment à Bordeaux il ne lui avait fait part de son intention de venir vivre ici.

À l'aéroport, lorsqu'elle avait voulu l'accompagner pour récupérer ses bagages, il lui dit :

- Je n'ai pas de bagage, je suis libre, sans contrainte.

Elle avait tout de suite compris que Paul avait tout plaqué.

Aujourd'hui est un nouveau jour, leur collaboration va se concrétiser. Ils vont pouvoir s'associer et procéder à l'ouverture du Riad Mamouria. Le projet en revient à Malika. Il trottait dans sa tête depuis quelque temps déjà. Son idée avait pris corps à Bordeaux après les conversations interminables stoppées seulement au petit matin, conversations échangées autour de la table d'hôte avec un petit verre de Bordeaux. Malika n'a plus d'argent pour finaliser son riad, belle demeure de famille. Avec l'aide financière de Paul, elle va pouvoir achever les travaux en gardant l'authenticité des lieux. Une hypothèque a été prise pour le prêt des travaux, elle sera levée dès la vente de la maison bordelaise.

L'arrivée de Paul est un véritable cadeau d'Allah. Trois mois de boulot ont été nécessaires pour aménager quatre suites, toutes différentes, avec la petite touche particulière de la propriétaire qui aime sa ville autant que Paul peut aimer Bordeaux. Au rez-de-chaussée, un grand patio avec une fontaine entourée de magnifiques orangers, au dernier étage, comme il en existe

beaucoup ici, une terrasse ensoleillée d'où l'on peut voir les sommets enneigés de l'Atlas. On peut y paresser sous la tente berbère ou profiter du soleil. Paul ne s'est pas fait prier longtemps pour mener à terme ce projet et s'occuper de la gestion lui convenait tout à fait. Les chambres d'hôtes, il connaît.

Pendant les travaux, Malika l'a invité à s'installer chez elle, un petit deux-pièces dans les nouveaux quartiers au nord de la ville. Lorsque le riad sera terminé, il aura son appartement particulier pour mieux recevoir les clients. Le premier mois, ils ont passé les soirées à discuter de leur association. La fin des travaux est programmée pour le printemps, les touristes seront encore plus nombreux à cette saison. Paul est heureux de cette vie, il se sent libre, il découvre Malika, une sacré belle fille, avec un corps de rêve, une peau cuivrée, bronzée dont il a pu apprécier les charmes un soir où il lui reprochait de sortir trop souvent :

- Je travaille, lui avait-t-elle répondu.

Paul avait affiché une mine triste refusant sur le champ de partager le toit d'une fille qui passe ses soirées dehors. Le ton était monté si violemment que Malika avait préféré s'éclipser dans sa chambre ; elle était revenue dans une tenue très déshabillée. Paul était tout confus et s'était excusé de son emportement. Il ne cherchait pas à s'attribuer les faveurs de Malika de cette façon, encore moins se faire payer en nature les intérêts financiers qui pouvaient lui revenir. Des timbales, des tam-tams, une viole s'étaient mis à jouer ; une douce musique orientale adoucissait l'atmosphère très électrique. Malika avait retiré ses babouches et, pieds nus, s'était présentée devant lui. Elle portait un petit haut garni de petites pièces de métal couleur or découvrant une poitrine généreuse, et une jupe longue, serrée à la taille, largement sous son nombril, un foulard noué sur ses hanches mettait agréablement en

relief ses rondeurs. Paul était resté muet. Lorsque Malika avait bougé son corps au rythme du tam-tam, il aurait bien voulu la prendre dans ses bras comme pour s'excuser. Il en rêve depuis qu'il est charmé par l'Orient :

- Je savais à quoi tu pensais en te voyant faire une drôle de moue, mais tu te trompais. Je suis une danseuse orientale professionnelle. Tu comprends que je puisse exercer mon métier la nuit. Les restaurants, les soirées privées, de temps en temps dans des milieux très fermés, c'est mon travail d'artiste et la journée je donne des cours. Tu connais ainsi toute ma vie.

Pendant qu'elle parlait, elle demanda à Paul de s'asseoir sur le pouf qu'elle installait au centre de la pièce, la musique envahissait le petit salon et Malika commença en vraie professionnelle qu'elle était, une danse pour Paul. Au beau milieu de ses évolutions, elle s'approcha plus près de Paul, toujours assis, il voulut glisser un petit billet à la hauteur de la hanche dans sa jupe, elle l'arrêta net et lui dit :

- Non, Paul, pas toi, pas ce soir ! Tu es mon associé, garde ton argent. Un jour, je te le promets, tu n'auras plus ta tête pour mettre le moindre billet

\*\*\*\*

*...suite sur le livre...*

